

Joseph Roth

En arrêt devant la destruction

présenté et traduit de l'allemand par Jacques Ruffet

Joseph Roth, cet éternel errant, « un Ulysse juif de l'Est », dit Claudio Magris (une photo le montre sur un quai de gare, assis sur une valise), s'était installé pour la première fois en 1927 à l'Hôtel Foyot, à l'angle de la rue de Tournon et de la rue de Vaugirard, en face du Sénat, là où il y a aujourd'hui une place minuscule avec un kiosque à journaux.

Comme tant d'autres entre les deux guerres, il avait été correspondant de presse à Paris, où il avait vécu bien avant 1933. Si, sans hésiter, il avait quitté Berlin, le matin du jour où Hitler avait accédé à la chancellerie, c'est qu'à Paris il avait ses habitudes, ses lieux, ses quartiers. « Ici, tout le monde me sourit, toutes les femmes... » écrivait-il à Bruno Reifenberg, son éditeur, le 18 mai 1925. À l'hôtel Foyot, jusqu'à sa démolition en 1938, il logeait dans une mansarde, nouait des liens d'amitié avec le patron, un vieux serviteur, le portier de nuit, comme ce serait bientôt le cas à l'Hôtel de la Poste (aujourd'hui Le Tournon), avec la patronne, Mme Alazar, qui se souvient de lui, le protégeait, surveillait sa consommation d'alcool, et à qui il parvenait pourtant à échapper pour se rendre, « après minuit »*, tout près de là, dans un autre bistrot, Le Petit Suisse, d'où il entendait sonner deux heures à la cloche du Sénat. Alors quoi de plus dramatique, pour celui qui a perdu sa patrie, que de perdre cette « patrie en miniature » qu'est un hôtel ?

En face du bistrot où je passe mes journées, on démolit actuellement une vieille maison. C'est un hôtel où j'ai habité durant seize ans – à l'exception du temps que j'ai passé en voyages. Avant-hier soir, il restait encore un mur : celui du fond, qui n'attendait plus que sa dernière nuit. Les trois autres, transformés en gravats, gisaient sur la place à demi fermée par une clôture. Comme cette place, aujourd'hui, m'a paru petite en comparaison du grand hôtel qui s'y dressait autrefois ! On pourrait croire qu'une place vide est plus grande qu'une place bâtie. Mais c'est sans doute depuis qu'elles appartiennent au passé que ces seize années me paraissent si délicieuses – si précieuses –, qu'il m'est impossible de comprendre comment elles ont pu s'écouler sur une place aux dimensions si mesquines. Et c'est parce que l'hôtel est maintenant aussi détruit que sont enfuies les années que j'y ai passées, qu'il m'apparaît, à travers le souvenir, bien plus grand qu'il ne l'était en réalité. Sur le seul mur restant, j'ai reconnu la tapisserie de ma chambre : une tapisserie bleu ciel, agrémentée de tendres veinures dorées. Hier, un échafaudage a été dressé, sur lequel deux ouvriers sont montés. À l'aide d'un pic et d'un marteau, ils ont donné des coups sur le mur à travers la tapisserie ; et quand celui-ci a été bien estourbi, bien amoché, ils l'ont attaché avec des cordes : il était prêt pour l'échafaud. L'échafaudage avec les ouvriers s'est renversé. Ils pendaient dans le vide, aux deux extrémités du mur, eux qui l'avaient ligoté. Chacun tirait sur un bout de la corde. Et dans un grand fracas, le mur s'est écroulé. Un épais nuage de chaux et de mortier a recouvert le tout. Deux hommes couverts de poussière blanche en sont sortis, pareils à de robustes meuniers, occupés à concasser de la pierre. Ils sont venus droit vers moi, comme ils faisaient chaque jour, plusieurs fois par jour. Ils me connais-

* *Im Bistrot nach Mitternacht : Au bistrot après minuit*, trad. J. Ruffet, à paraître dans *Europe*, nov. 1999.

sent depuis que je suis installé ici. Le plus jeune, me montrant du pouce la tapisserie par-dessus son épaule, m'a dit : – Elle est partie maintenant votre tapisserie ! Je les ai invités à boire un verre avec moi, tout comme si j'avais voulu les remercier de m'avoir construit un mur. Nous avons plaisanté sur la tapisserie, sur les murs et sur mes chères années. C'étaient des démolisseurs ; démolir était leur travail ; construire n'était pas leur affaire. – Et c'est bien ainsi ! ont-ils dit. Chacun son métier ; tout métier a ses mérites ! Lui c'est le roi des démolisseurs ! a dit le plus jeune. Ainsi étaient-ils : de bonne humeur, ces destructeurs ; et moi avec eux.

Maintenant, je suis assis face à cette place vide, écoutant filer les heures. On perd une patrie après l'autre, me suis-je dit. J'ai posé mon bâton de pèlerin. Mes pieds sont meurtris, mon cœur est fatigué, mes yeux sont secs. La misère est accroupie à côté de moi, toujours plus douce, toujours plus grande ; la douleur, elle, reste debout, plus puissante, plus généreuse ; la peur s'avance en claironnant, mais elle n'est plus en mesure de me faire peur. Et c'est justement ce qui me désole.

Quelle chose d'inimaginable se produit : la main reste calme, ne se porte pas à la tête. À ma droite, le petit bureau de poste. En sort le facteur qui pose des lettres sur ma table : de méchantes lettres pour la plupart ; les bonnes, c'était quand l'hôtel était encore debout. Une femme passe, épanouie, et je souris : reflet d'un ancien sourire auquel je n'aspire plus. Un vieillard en pantoufles arrive en trotinant, et j'envie son droit à être vieux et à traîner la savate. Des clients en goguette se tiennent autour du comptoir et se querellent gaiement, exposant des points de vue inconciliables qui, à vrai dire, sont très proches parents : sur les briquets, les appareils radio, les chevaux de course, les épouses, les marques de voitures et bien d'autres choses – ce qui contribue à alourdir sérieusement leurs esprits. Un chauffeur de taxi entre. Le taxi attend. Le chauffeur boit. Bientôt, il est seul au comptoir, face à la patronne. Le garçon accroche une boîte de conserve vide à une roue de la voiture. Les clients rient. Ils exigent que je rie aussi. Pourquoi pas ? Je me lève et je ris. Qui se rit donc de moi ? À ma table m'attend la grande, la douce misère. Attends-moi, si je ris, c'est seulement un peu !

En face, légèrement de biais, blanc comme un cerge, le coiffeur se tient sur le pas de sa porte. Bientôt arriveront les clients : ils arriveront après leur journée de travail, quand le marchand de journaux m'apporte les journaux du soir, ceux où il est question de chauds affrontements et de sang froid, et qui pourtant, comme de gigantesques colombes – on pourrait ne pas le croire – viennent, fatigués, se poser, dans un bruissement d'ailes, sur les tables à la terrasse des cafés. Ils sont porteurs de toute la terreur qui règne sur le monde, et de la terreur de toute une atroce journée ; et c'est cela dont ils sont si fatigués. Quand s'allument les premiers réverbères passe parfois un homme sans bâton, un homme chassé de son pays, et qui, comme s'il voulait faire croire qu'il est là comme chez lui et que, de toute façon, il se sent à l'étranger aussi bien que chez lui, dit, dans un souffle : – Ici, je sais où l'on mange bien et pas cher ! Tant mieux qu'il s'en aille sous le liseré argenté de lumière qui tombe des réverbères et qu'il ne voie pas, dans la nuit qui descend, la chaux de plus en plus blême sur la place d'en face. Il ne faut pas que tous s'habituent aux décombres et aux murs réduits en poussière. L'homme sans patrie a pris les journaux. Il les lira dans un bon restaurant pas cher. Devant moi, la table est vide.

Das Neue Tage-Buch (Paris) 25.6.1938.